

Dorothy Harley EBER : When the Whalers Were Up North. Inuit Memories from the Eastern Arctic, Kingston, Montréal, London, McGill - Queen's University Press, 1989, xvii + 187 p., bibliogr. Index, ill. N.b. et coul.

Yvon Csonka

Volume 15, Number 1, 1991

La rencontre des deux mondes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015164ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015164ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Csonka, Y. (1991). Review of [Dorothy Harley EBER : When the Whalers Were Up North. Inuit Memories from the Eastern Arctic, Kingston, Montréal, London, McGill - Queen's University Press, 1989, xvii + 187 p., bibliogr. Index, ill. N.b. et coul.] *Anthropologie et Sociétés*, 15(1), 149–151. <https://doi.org/10.7202/015164ar>

mise en place du système des réserves à castor et les territoires de piégeage, et la sédentarisation dans la réserve de Natashquan, devenue le « campement principal » à partir duquel les chasseurs organisent maintenant leurs rapports au territoire.

Comme l'annonce la quatrième de couverture, ce volume constitue effectivement « un des rares documents qui livre de l'intérieur ce que représentent la chasse et le territoire pour un Amérindien ». Dans cette même catégorie et pour les Montagnais, il vient s'ajouter aux *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan, Mathieu Mestokosho*, rassemblées par Serge Bouchard en 1977. Évitant le piège des trop fréquentes répétitions des mêmes activités et de témoignages permettant au lecteur non initié de se faire une bonne idée générale de la vie des groupes montagnais à l'intérieur des terres. Sans être véritablement un « livre de vulgarisation », l'ouvrage demeure très abordable par le grand public, d'autant plus qu'il n'est pas trop long et qu'il est illustré de plusieurs photographies et de cartes, de même que de deux importants documents hors texte sur la toponymie du territoire de Natashquan et la généalogie de Michel Grégoire. En optant pour une « traduction libre » du témoignage autobiographique recueilli, l'auteur en a fait un document d'une lecture intéressante et enrichissante non seulement pour ceux et celles qui désirent s'initier au « langage de la chasse » des Montagnais, mais aussi pour les jeunes Montagnais et Montagnaises pour qui la tradition orale ne fournit plus nécessairement les cadres d'interprétation de leur culture traditionnelle, comme elle le faisait avant la sédentarisation.

Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval

Dorothy Harley EBER : *When the Whalers Were Up North. Inuit Memories from the Eastern Arctic*, Kingston, Montréal, London, McGill — Queen's University Press, 1989, xvii + 187 p., bibliogr., index, ill. n.b. et coul.

La recherche qui a mené à la publication de cet ouvrage est née d'une surprise, celle de l'auteure découvrant l'abondance des souvenirs de ses interlocuteurs inuit concernant l'époque des chasseurs de baleines euro-américains, qui a duré de 1820 à 1915 dans l'Arctique oriental canadien. Dorothy Eber, qui s'identifie comme journaliste et écrivain, n'est pas une nouvelle venue dans le domaine de l'histoire orale inuit : elle a déjà publié plusieurs volumes et articles sur le sujet. Comme elle l'écrit dans une intéressante « note on the text » en fin de volume, elle s'est donné pour tâche de collecter et présenter les souvenirs des Inuit, augmentés d'une mise en contexte historique faisant appel à des sources écrites primaires, « as a resource and a record, but not to attempt interpretation or analysis as a geographer or historian might do ». Ceci étant déclaré, l'ouvrage ne doit pas être jugé selon les critères de l'anthropologie ou de l'histoire : de bonnes études ressortissant à ces disciplines ont déjà été réalisées, Eber les cite et le lecteur intéressé peut s'y rapporter. Pour une fois, on se réjouit que le texte ne représente pas le produit des ruminations d'un théoricien ou d'une théoricienne ; mais il est épistémologiquement impossible de soutenir qu'il se trouve de ce fait exempt de toute interprétation autre que celle, explicitement recherchée, des Inuit.

Le livre a l'irremplaçable avantage de présenter le témoignage des Inuit eux-mêmes, recueilli de leur bouche dans douze communautés de l'Arctique, et cela sous une forme attrayante. Il contient, outre une introduction et un prologue historique, quinze chapitres consacrés à l'époque où Américains et Écossais chassaient la baleine et souvent hivernaient dans les eaux et les glaces de l'Arctique oriental canadien, au large de l'île de Baffin et du détroit d'Hudson, atteignant en 1860 le nord-ouest de la baie d'Hudson. Les chapitres traitent de sujets fort divers et sont d'une lecture fascinante ; on y parle de chamanisme, de tous les aspects des relations — très étroites — entre Euro-Américains et Inuit, des changements introduits sur le plan culturel et matériel, de l'évaluation qu'en font les Inuit, d'une querelle légale entre propriétaire de navires baleiniers pour la résolution de laquelle une famille inuit fut appelée à témoigner aux États-Unis, des mystérieux Sallirmiut de l'île Southampton, de quelques personnalités (Inuit et Blancs) qui ont marqué l'époque, des aspects techniques de la poursuite de la baleine, etc. Le spécialiste, pour une lecture cursive et thématique, peut se reporter à l'index qui lui évitera les anecdotes éparses, toutes intéressantes et significatives dans un contexte ou un autre.

Conformément à son programme, Dorothy Eber se montre scrupuleuse dans sa présentation du témoignage inuit : elle cite ses informateurs, fournit la liste des personnes interrogées et consacre plusieurs pages à décrire la méthode suivie pour les entrevues, leur transcription et leur présentation. L'ouvrage est abondamment illustré de photographies d'archives en noir et blanc, et de superbes dessins et estampes inuit réalisés récemment, nombre d'entre eux reproduits en couleurs. Outre leurs qualités esthétiques et historiques, ces illustrations sont complémentaires du texte ; certaines ont été réalisées à la suite des entrevues avec l'auteure.

On a donc affaire à un superbe volume. Il reflète le point de vue inuit dans la mesure où, en effet, des Inuit sont souvent cités *in extenso*. Comme le spécifie Eber, les entrevues ont été réalisées selon la technique journalistique des questions-réponses, avec l'aide de traducteurs et traductrices, et partiellement intégrées dans le produit final avec des réarrangements minimes. On peut contester que le volume incarne non seulement le témoignage mais la vision inuit, puisqu'il incorpore des fragments de conversations dirigées dans un texte composé selon les critères du reportage documentaire, et non selon ceux des publications scientifiques, ni ceux que les Inuit eux-mêmes auraient choisis pour parler du même sujet : ces derniers en seront les juges ultimes. J'ai sollicité le commentaire de l'actuel directeur des Affaires traditionnelles et culturelles à l'Inuit Cultural Institute d'Arviat, John Patterk (lui et sa mère ont été interlocuteurs d'Eber) : il se réjouit que ses aînés aient été cités et leurs noms mentionnés, mais ajoute qu'ils présenteraient probablement l'histoire sous une forme différente. Eber mentionne que son intention « was always to allow Inuit voices to speak for themselves » (p. 170), ce que la lecture de l'ouvrage confirme ; sa part à la création de l'ouvrage ne peut toutefois être niée. Elle restitue l'émotion et parvient à faire revivre le passé. *When the Whalers Were Up North* représente certainement une excellente présentation du point de vue de l'une des parties du contact inter-culturel, l'autre étant déjà bien documenté. On aurait pu souhaiter que, le cas échéant, la mise en contexte historique donne une image synthétique et quantifiée de l'impact de la présence des chasseurs baleiniers, comme complément à son évaluation décidément indulgente par les Inuit.

Disposons rapidement d'une critique de détail : malgré les remarques attestant de l'attention portée à la question (p. 171), l'orthographe des noms vernaculaires demeure inégale. On conçoit que *kayak* par exemple soit passé dans les vocabulaires anglais et français, et il est vrai que beaucoup d'Inuit sont attachés à des graphies déficientes de leur nom en caractères romains. Exceptés ces cas, un correctif aurait pu être apporté à d'autres mots qui sont parfois épelés correctement ou approximativement (ex. : *amautiq* — *sic*) selon l'orthographe développée par l'*Inuit Cultural Institute* et largement acceptée dans

l'Arctique oriental canadien, parfois avec une fantaisie que le respect des sources d'époque ne justifie pas. On note aussi à l'occasion une étymologie défectueuse, telle celle d'Uqsuriaq, toponyme de l'île Marble, qui signifie « rocher lisse et blanc », de *uqsuq*, « blanc de mammifère marin » — un autre dérivé, *uqsuaq*, transmet l'idée de « mer d'huile » et donc de « calme » selon Eber. Enfin, si l'on écrit Inuit avec une majuscule, la logique demanderait qu'on le fasse aussi pour *qallunaat* (les Blancs). Ces détails sont significatifs dans la mesure où toute recherche d'histoire orale exige non seulement une connaissance ethnologique approfondie, mais aussi une familiarité avec la langue et ses particularités sémantiques.

Diverses lectures sont possibles pour l'anthropologue qui utilise l'ouvrage comme ressource. Par l'utilisation de l'index, par exemple, on a accès aux attitudes des Inuit concernant les relations intimes avec les étrangers (les équipages comprenaient des Afro-Américains), qui ont donné lieu à une nombreuse descendance et introduit chez eux des maladies vénériennes conduisant à la stérilité ou au décès. Elles sont certainement plus saines que celles, bigotes, méprisantes ou hypocrites, des missionnaires, policiers et chasseurs de baleines euro-américains. Eber note en passant la sollicitude du capitaine Comer pour sa compagne Nivisinaaq (« Schoofly »), une affaire qu'il garda pourtant secrète dans son pays, comme beaucoup d'autres. Du côté de l'émergence de contremaîtres et chefs inuit, la mise en contexte aurait demandé plus que de les comparer, avec Houston, à des « rois médiévaux » (p. 149), quoique l'accumulation d'informations permette de se faire une image de leur rôle. Joe Curley, fils d'un de ces personnages influents décédé il y a quelques années à Arviat, ne tient pas rigueur aux Blancs pour les famines et le manque d'habits chauds entraînés par le fait que les Inuit étaient encouragés à poursuivre la baleine alors qu'ils auraient dû chasser le caribou pour subvenir à leurs besoins (p. 164). Probablement les souvenirs sont-ils filtrés par la nostalgie d'une époque où, selon Eber et l'un ou l'une de ses jeunes interprètes, les Blancs ne cherchaient pas à dominer les Inuit autant que ces derniers ne ressentent qu'ils le font maintenant (p. 165). Bref, chaque lecteur sera frappé par la mansuétude du jugement porté par les Inuit sur une époque où tous les aspects du changement ne furent pas positifs : l'auteure a tenté, avec probité et empathie, de restituer une vision méconnue hors de l'Arctique. Lorsque les voix se seront tues, le livre demeurera, comme l'auteure l'a voulu, « as a resource and a record ».

Yvon Csonka
Département d'anthropologie
Université Laval

Jean COMAROFF : *Body of Power, Spirit of Resistance. The Culture and History of a South African People*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1985, 296 p., bibliogr., index, ill.

Les convulsions actuelles du régime d'apartheid en Afrique du Sud sont difficiles à comprendre pour qui se limite à la vision journalistique des choses. Celle-ci néglige l'histoire et les traditions spécifiques des peuples sud-africains et présente le mouvement anti-raciste en des termes semblables à ceux qu'on pourrait utiliser en Europe ou en Amérique. Les conflits et divisions qui marquent les organisations noires, la place particulière des Églises, la récupération des formes traditionnelles, tout cela devient alors énigmatique.